

## Pierre Drieu la Rochelle, un intellectuel face à l'Histoire

Serenela GHÎȚEANU<sup>1</sup>

À travers le XX<sup>e</sup> siècle beaucoup d'écrivains ont sympathisé ou carrément adhéré à des partis politiques et leurs choix se sont, dans la plupart des cas, dirigés vers des partis ou mouvements extrémistes, que ce soit de droite ou de gauche. En France, si l'extrême-gauche a été accompagnée par J.-P. Sartre, Simone de Beauvoir, Louis Aragon ou, au début, par Albert Camus, l'extrême-droite a connu des adhérents tels L.F. Céline, Pierre Drieu la Rochelle, Robert Brasillach – pour ne donner que les noms les plus connus des deux camps.

L'engouement pour la politique de la part des intellectuels de l'entre-deux-guerres a été expliqué dans *La trahison des clercs* (1927) de Julien Benda. Il remarque le fait que les intellectuels, qu'il appelle clercs, ont trahi leur vocation humaniste, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur patriotisme revêtirait la forme de la « passion politique », selon l'expression inspirée de Benda, passion qui a le grand tort de remplacer la raison avec les affects. L'intellectuel ne possède que des certitudes, il rêve d'action politique excessive et il délaisse le débat logico-rationnel au profit des émotions, de l'instinct et de la volonté. Selon Benda, l'intellectuel se considère même l'expression d'une âme collective et il veut lier sa forme d'esprit à une forme d'esprit nationale, qu'il oppose à d'autres formes d'esprit nationales jugées inférieures. La morale universelle, observe Julien Benda, sera donc dévalorisée en faveur d'une morale des particularismes. Chose inquiétante, à tout cela vient s'ajouter une critique acerbe du parlementarisme, l'éloge d'un État autoritaire et de l'armée, l'admiration sans mesure pour un Chef providentiel. La démocratie voit tomber son rideau.

---

<sup>1</sup> Université Pétrole-Gaz de Ploiești, Roumanie.

Pour l'un d'entre eux, Drieu la Rochelle, l'Histoire se reflète dans son œuvre et dans sa vie. À partir de la Grande Guerre, en passant par la montée du fascisme et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la vie et l'œuvre de Drieu ont eu un rapport extrêmement étroit. Connu après sa mort plutôt pour son collaborationnisme avec les nazis, son œuvre littéraire a attendu avant d'être récupérée. Dans les années 50 rien de lui ne paraît plus. La publication de ses livres recommence dans les années 60 et la parution d'ouvrages critiques à partir des années 70. Il est publié dans la prestigieuse collection la Pléiade en 2012. De nos jours, c'est une œuvre qui reste intéressante justement pour la manière dont les événements politiques s'y reflètent, d'autant plus que cette œuvre est autobiographique : « Saurai-je un jour raconter autre chose que mon histoire ? »<sup>2</sup>. Nous allons analyser ce jeu de miroirs entre l'époque et le destin de celui qui ne s'est jamais contenté d'être seulement écrivain. Entre écrire et agir, Drieu est écartelé toute sa vie et lorsqu'il essaie d'agir, il choisit le camp de l'extrême-droite. La pensée de Drieu est dominée par l'imaginaire fasciste et même si son adhésion claire et nette pour le fascisme a lieu en 1934, dans certains des livres qu'il écrit et fait publier jusqu'à cette année-là nous trouvons des lieux communs de l'imaginaire fasciste.

## 1. La glorification de la guerre

Né dans une famille de petits-bourgeois normands, en 1893, Drieu la Rochelle se retrouvera dans les tranchées de la Première Guerre mondiale avant de commencer à vivre sa vie. Âgé de vingt ans, il sera blessé plusieurs fois au front et il dira plus tard s'être ennuyé dans les moments de pause, à tel point qu'une fois il envisage de se suicider avec son arme. À côté de l'obsession de la soi-disant décadence moderne, la guerre est l'autre thème littéraire favori de Drieu.

À son début, dans le volume de poèmes en prose *Interrogation*, paru en 1917, Drieu la Rochelle offre une image de la

---

<sup>2</sup>Drieu la Rochelle, Pierre, *État civil*, Paris, Ed. de la Nouvelle Revue Française, 1921, p. 7, <https://archive.org/details/tatcivi00drie>.

guerre pour au moins particulière. À la place d'une description de massacres, comme en avaient donné L.F. Céline et d'autres, il fait un éloge de la Grande Guerre qui reste sans pareil. Pour lui, la guerre est une occasion privilégiée dans laquelle les hommes peuvent et doivent montrer leurs vertus héroïques et par cela transformer radicalement le destin de tout un peuple. Les ennemis, les Allemands, sont vus comme supérieurs aux Français et capables d'engendrer un changement bénéfique pour ceux-ci : « À grands coups de canon, les Allemands nous ont appris à vivre et à revivre »<sup>3</sup>. Les Allemands incarnent un idéal physique et moral d'exception : « Vous êtes forts. Je n'ai pu haïr en vous la Force-mère des choses... »<sup>4</sup>. L'attraction que leur trouve Drieu érotise le combat : « Dans la lutte, nous nous exaltâmes »<sup>5</sup>, « Par la guerre j'ai connu un grand Amour / Si tu vénères l'Amour, n'insulte pas la Guerre »<sup>6</sup>.

Les Français, perçus par Drieu dans l'entre-deux-guerres comme décadents, auraient eu l'occasion d'accéder à ce qu'il appelle la grandeur : « J'exalte la guerre parce qu'elle est liée à la grandeur »<sup>7</sup>, « Il y a deux ordres de mâles : les guerriers et les autres »<sup>8</sup>. Parmi les vertus souhaitées par Drieu, ce sont la force et la violence destructrice qui sont primordiales : « Nous casserons les ministères et les casernes [...] Nous poserons des usines ici et là, nous ouvrirons des stades »<sup>9</sup>. Dans ce volume, il y a les signes d'une pensée révolutionnaire, sans que celle-ci soit teintée de fascisme : « Avec du ciment armé nous dresserons le monument de notre Force »<sup>10</sup>, « Nous parlerons, forts de mille et mille actes énergiques »<sup>11</sup>. Et pas d'antisémitisme pour le moment.

---

<sup>3</sup> Drieu la Rochelle, Pierre, *Interrogation*, Paris, Ed. de la Nouvelle Revue Française, 1917, p.41,

<https://archive.org/details/interrogationpo00drie/page/8/mode/2up>

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 63.

<sup>5</sup> *Ibid*, p. 65.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 98.

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 67.

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 52.

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 74.

<sup>10</sup> *Idem.*.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 69.

Le livre *Zarathoustra* de Nietzsche dans sa poche, Drieu vit une guerre fantasmée, dans un élan irrationnel : « Guerre, révolution du sang, puissant flux au cerveau, guerre, progrès, fatalité du moderne nettoyage et remise à neuf de notre maison »<sup>12</sup>.

Désireux de sortir de sa faiblesse, l'écrivain perçoit la guerre comme une épreuve physique et morale de choix, qui devrait pousser un individu mais aussi un peuple entier à s'élever et à devenir admirables, héroïques : « Entre dans les ordres-infanterie, artillerie [...] ou élève-toi, si tu en es digne, dans l'avion. Au sommet de la bataille, à la clef de la voûte sonore, au comble du cri humain »<sup>13</sup>. Il faut ne pas oublier que l'exaltation de la guerre a une place de choix dans l'imaginaire fasciste, mouvement qui est fondé tout de suite après la Grande Guerre, en 1919, par Benito Mussolini, en Italie.

## 2. Le Chef providentiel

En 1921, paraît le volume *Etat civil*, véritable autofiction avant la lettre. Essai autobiographique, le volume propose une analyse de soi minutieuse, presque maniacale, à partir de l'enfance. Aimant lire et rêvasser, doué d'une nature fragile, « caractère renfermé »<sup>14</sup>, l'enfant Drieu prend pour idole Napoléon, qui serait « marié à la France »<sup>15</sup>. La relation entre Drieu et son pays est érotisée de nouveau, comme dans *Interrogation* : « J'aime la France comme une femme rencontrée dans la rue. Elle m'apparaît inquiétante, fascinante comme le hasard. Puis je l'aime à jamais, son visage devient solennel, c'est celui de la Destinée »<sup>16</sup>. Les maîtres à penser de Drieu sont des nationalistes : Barrès, Péguy, Sorel, Maurras.

Dans la psyché de Drieu, tout est régi par l'alternance amour-haine. Il adore la France, ensuite il la hait, il la voit comme décadente. De même pour la figure du Chef : dans son attachement futur envers Jacques Doriot, l'écrivain passera de l'adoration à la haine. Jusque dans ses rapports avec les femmes, Drieu chancelle

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>14</sup> *Ibid.*, *Etat civil*, *op.cit.*, p. 28.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 19.

entre attraction et rejet, entre amour et mépris ou haine. En oedipien qui ne se démentira jamais, tout, selon lui, provient de sa relation avec ses parents : un père haï, car adultère et gaspilleur de l'argent de son épouse, et une mère trop faible, qui reste à ses côtés et se soumet à lui. Dans *Etat civil*, la figure du père disparaît dès le début, tandis que celle de la mère est modifiée radicalement : si en réalité elle est soumise et fragile, dans *Etat civil* elle est comblée d'amants. Le couple qui a élevé Drieu et pour lequel il n'a que de l'amour, c'est celui de ses grands-parents, avec pourtant le chagrin de voir ceux-ci vieillir trop vite : « J'ai chéri le grand-père et la grand-mère avec qui je vivais bien plus que mon père et ma mère, et cela fut pour moi l'un des premiers désastres d'assister au progrès de leur décrépitude »<sup>17</sup>. Comme chez L.F. Céline, avec qui il partage l'obsession de la décadence, malgré une enfance qui n'est pas dépourvue d'amour, l'écrivain enlaidit et exagère à volonté son début dans la vie.

### 3. Un autoportrait ambivalent

La guerre est l'occasion de projeter<sup>18</sup> sur la France la fragilité et la haine que Drieu ressent envers lui-même. Il en est d'ailleurs conscient et l'avoue : « J'ai reporté sur la France la défaillance de l'être en moi »<sup>19</sup>. Solange Leibovici se réfère, le concernant, à une névrose obsessionnelle dans laquelle le sujet est auto-dépréciatif, hanté par la pureté / la souillure<sup>20</sup>. Toute sa vie, l'écrivain a jugé qu'il était trop faible, peureux, impuissant et même lâche et il projettera ce qu'il n'acceptait pas chez lui sur la France et les Français.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, *Récit secret*, Paris, Gallimard, 1989, p. 11.

<sup>18</sup> La projection est « un mécanisme de défense inconscient par lequel le sujet projette sur autrui les craintes et les désirs qu'il ressent comme interdits et dont la représentation consciente serait chargée d'angoisse ou de culpabilité », *Dictionnaire de la psychanalyse. Encyclopedia Universalis*, Paris, A. Michel, Préface de Philippe Sollers, définition de « La projection » par Jacques Postel, p. 609.

<sup>19</sup> Drieu la Rochelle, *Journal. 1939-1945*, Paris, Coll. Gallimard Témoins, 1992, p. 171.

<sup>20</sup> Leibovici, Solange, *Le sang et l'encre. Pierre Drieu la Rochelle, une psychobiographie*, Rodopi B.V., Amsterdam-Atlanta, GA 1994, p. 46.

Se caractérisant soi-même, Drieu se trouve, enfant, à l'école, « stupide »<sup>21</sup>, « maladroit et faible »<sup>22</sup>, ensuite, plus tard, des idées de grandeur lui viennent : « Ce que je veux, ce n'est pas moi, c'est le monde. Je veux toucher les choses »<sup>23</sup>, « Je ne me console pas en m'utilisant comme personnage de roman de n'être point un homme accompli »<sup>24</sup>. L'idée de l'action d'un homme, qui transfigure le sort d'une nation, apparaît aussi : « Quel sport plus complet, quelle plus haute règle d'hygiène que cette action qu'un homme peut déployer dans les destinées d'autres hommes? »<sup>25</sup> Lui, il se décrit comme le type physique qui correspond aux Allemands : « J'étais grand, blond. Les yeux bleus, la peau blanche. J'étais de la race nordique, maîtresse du monde. J'étais droit, dur, avec des ruses directes. Naïf, plein d'un égoïsme généreux [sic!]. Une secrète mystique, au fond du goût de la puissance »<sup>26</sup>.

En 1927, Drieu publie une confession, *Le Jeune Européen*, qui retrace encore mieux le portrait de l'écrivain. Dans la Préface de la réédition du livre, Dominique Desanti qualifie le texte de « documythe ». Difficile à cataloguer, *Le Jeune Européen* mêle une biographie inventée avec la méditation philosophique et la confession. L'auteur reprend le thème de son insuffisance et s'offre une biographie fantasmée, pleine d'aventures, pour compenser l'image insuffisante de lui-même. Le narrateur-héros tue un homme pour lui voler l'argent et le passeport, s'embarque pour les Etats-Unis, s'y marie avec une Américaine qui lui fait un enfant. À la suite d'une rencontre avec un Russe, le héros du *Jeune Européen* le suit à San Francisco, puis à Vladivostock. Les émotions vécues à travers ces itinéraires sont fortes et exaltantes, comme celle de la guerre, marquées par des accents nietzschéens : « Le seule joie qui soit offerte aux hommes sur cette terre, c'est une fureur de santé quand un jeune homme saute sur son cheval et pousse un cri vers

---

<sup>21</sup> Drieu la Rochelle, *État civil*, *op.cit.*, p. 100.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 171.

Dieu. Il faut que nos âmes fouettent nos corps, les relancent en pleine course »<sup>27</sup>.

Drieu est harcelé entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être : « tantôt je voulais écrire, tantôt je voulais vivre »<sup>28</sup>, « mélanger le saint et le héros, l'homme et le dieu »<sup>29</sup>. Dans ses moments de rêverie, il se demande : « Suis-je le fils d'un Anglais ou d'un Russe ? Peut-être suis-je Français ? Je suis blanc »<sup>30</sup>. Encore le thème racial, propre au fascisme et qui mènera à son antisémitisme de plus tard. Enfin, le même éloge de la guerre comme destin des hommes : « La violence des hommes : ils ne sont nés que pour la guerre, comme les femmes ne sont faites que pour les enfants »<sup>31</sup>.

Entre 1925 et 1934, une décennie s'écoule, marquée pour Drieu par une vie de bohème. Drieu sera marié deux fois, puis aura quelques relations avec des femmes riches et mariées – dont Christine Renault, l'épouse du richissime constructeur d'automobiles – et sera même entretenu par ces femmes. Il publiera durant *les années folles* plusieurs romans dans lesquels le héros principal – visible *alter ego* de l'écrivain – est désabusé, inoccupé et mécontent de soi mais ne fait rien pour vivre autrement : *L'homme couvert de femmes*, *Blèche*, *Une femme à sa fenêtre*, *Le feu follet*, *Drôle de voyage*, *Beloukia*. C'est aussi la période où il fréquente les surréalistes, flirte avec le communisme et se lie d'amitié avec André Malraux. Si différents qu'ils soient dans leurs engagements politiques, Drieu et Malraux partagent le même idéal d'héroïsme et de grandeur humaine et l'idée de la nécessité que les intellectuels deviennent des hommes d'action.

#### 4. La hantise de la décadence

En 1937, Drieu peut donner libre cours aux grands ressentiments envers son père, plutôt tus jusque là. Une fois que son père est mort, Drieu peut enfin écrire sur lui et publie le roman

---

<sup>27</sup> Ibid., p. 34.

<sup>28</sup> Ibid., p. 44.

<sup>29</sup> Ibid., p. 50.

<sup>30</sup> Ibid., p. 27.

<sup>31</sup> Ibid., p. 15.

*Rêveuse bourgeoisie*. Drieu se livre dans ce texte à un portrait-caricature de son père, de sorte que la critique l'a catalogué de roman *oedipien*. Libéré des contraintes morales envers son géniteur, l'écrivain démolit la statue de l'autorité qui l'avait tant fait souffrir et se dédiera à d'autres figures d'autorité, politiques. Après avoir fait une vraie passion pour le chef du Parti Populaire Français (d'extrême-droite), Jacques Doriot, en 1939 Drieu est déçu par celui-ci et démissionne du parti.

Drieu ajoute aux romans presque frivoles de cette décennie de paix quelques essais dans lesquels, sur la constatation de la décadence de la France, il réfléchit au destin de l'Europe, qui devrait, selon lui, se faire fédéraliser, pour résister devant les Etats-Unis et à l'ascension du pouvoir russe : *Mesure de la France, La suite dans les idées, Genève ou Moscou, L'Europe contre les patries*. Son besoin d'être homme d'action ne disparaît pas.

En 1934, Drieu fait paraître le volume de nouvelles *La comédie de Charleroi*. C'est un livre dans lequel Drieu revient à la vision d'une guerre qui serait une expérience admirable, qui mettrait en évidence les qualités d'un peuple, qui ferait renaître ses qualités « endormies », afin de regagner une grandeur perdue. Pourtant, quelque chose de nouveau apparaît dans sa vision sur la guerre. La guerre décrite en 1934 par Drieu, la Grande Guerre, est perçue vingt ans plus tard comme insatisfaisante par l'ancien soldat car elle manque, désormais, de noblesse et de courage. Regardant en arrière, dans l'histoire, l'écrivain voit un Âge d'Or dans lequel les humains étaient héroïques. Si les soldats ne lui semblent pas préparés, au XX<sup>e</sup> siècle, pour un combat qui les transfigure, leurs chefs ne semblent pas non plus à la hauteur : ils sont des paresseux incompetents. Bêtise et lâcheté caractérisent ces deux catégories dont l'une envoie l'autre à une mort médiocre.

L'écrivain pense encore que la guerre devrait provoquer un bouleversement positif dans la société : « la guerre, c'est une explosion de la nature »<sup>32</sup>, « Je m'élançai à travers les balles, avec une étrange allégresse »<sup>33</sup>. Dans son rêve d'un Âge d'Or, il critique avec force la modernité, signe de décadence. L'Âge d'Or pour Drieu

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, *La comédie de Charleroi*, Paris, Gallimard-Folio, 1982, p. 48.

<sup>33</sup> *Ibid.*

est le Moyen Âge dans les guerres duquel les hommes luttèrent en s'affrontant corps à corps tandis que dans la modernité ce rapprochement humain est remplacé par les machines, la ferraille des armes qui transforment la guerre dans une affaire : « cette guerre moderne, cette guerre de fer et non de muscles. Cette guerre de science et non d'art, cette guerre d'industrie et de commerce, cette guerre de bureaux. Cette guerre de journaux »<sup>34</sup>. Et, sommet du mépris : « cette guerre démocratique »<sup>35</sup>.

Le combat ressemble au sport, qu'il avait déjà loué dans *Interrogation* et *Le Jeune Européen*. Nous savons depuis à quel point les régimes fascistes investissent dans le sport, animés par un culte de la force physique et morale qui devrait faire rééduquer les jeunes générations. C'est ainsi que Drieu évoque non seulement Verdun mais aussi le Marathon de la Grèce antique. Le culte de la virilité et de l'énergie vitale fait bien partie de l'imaginaire fasciste : « ma main était pleine de sang, pleine de sang chaud. Mon sang coulait. Je me rappelle de ma fierté. J'étais un homme, mon sang avait coulé »<sup>36</sup>.

À travers la guerre, Drieu se voit renaître ou naître enfin : « Il y avait eu la charge, depuis, je savais ce que je pouvais, je m'étais composé. La charge m'avait définitivement sorti de ma torpeur du matin ; je ne pouvais plus y entrer, je n'y rentrerais jamais. J'étais né à ma valeur »<sup>37</sup>. Au fond, Drieu ne sent pas avoir une existence satisfaisante dans la paix, mais dans la guerre : « ...je me rappelais que, dans ce jour de combat où la vie était si déchirante, je n'avais pas souhaité ce néant qu'on souhaite communément quand on souhaite la mort. C'était la bienfaisance de l'action »<sup>38</sup>. Solange Leibovici y ajoute un nouveau sens : « Les mouvements fascistes qui naîtront pendant l'entre-deux-guerres veulent reproduire la solidarité masculine telle qu'elle existait dans les tranchées »<sup>39</sup>.

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>39</sup> Leibovici, *Le sang et l'encre...*, *op.cit.*, p. 174.

## 5. Le choix fasciste

Le volume de nouvelles *La comédie de Charleroi* paraît en 1934, l'année de l'éveil fasciste de Drieu. Après la manifestation du 6 février 1934, l'écrivain fait un voyage à Berlin, à côté de son ami Bertrand de Jouvenel. Conquis par le régime d'Hitler, il publie un texte, *Socialisme fasciste*, et donne une conférence à l'invitation d'Otto Abetz, qui deviendra, quelques années après, l'ambassadeur allemand en France pendant le régime de Vichy.

Les années 30 sont un vrai creuset où prend forme le fascisme de Drieu. Son ancienne admiration envers les Allemands se joint au goût de la discipline et des manifestations de force, voire de violence des nazis, à la figure d'Hitler, aux rêves d'une renaissance française grâce à un mouvement de destruction de la démocratie. En 1936, il adhère au Parti Populaire Français de Jacques Doriot (ancien communiste !) et devient l'idéologue de ce parti d'extrême-droite. Il écrira des articles dans des journaux et deux livres de propagande : *Doriot ou la vie d'un ouvrier français* et *Avec Doriot*.

En 1939, paraît le roman emblématique de Drieu, *Gilles*. Il est à noter, quant au caractère autobiographique de ses ouvrages fictionnels, que Gille(s) est le prénom que portent les héros principaux de Drieu et au-delà desquels le lecteur n'a pas de peine à deviner l'auteur-même. Roman de la conversion fanatique au fascisme, *Gilles* retrace le parcours d'un jeune Français qui présente toutes les caractéristiques de l'écrivain : dégoût envers la France contemporaine dite décadente, haine du capitalisme et de la démocratie, attraction envers un Moyen Âge utopique, qu'il apprend de son maître, Carentan, celui qui a la nostalgie du temps des cathédrales gothiques. C'est aussi le premier texte dans lequel l'auteur se montre antisémite. Gilles reprend aussi de son maître la haine envers la Bourse et la Sorbonne, emblèmes de la modernité et synonyme(s) de Juifs. Après un séjour en Algérie, Gilles revient dans les années 30 en France et espère au salut de ce pays jugé trop déchu grâce à une union des forces de l'extrême-droite. Le culte de la force est teinté désormais de spiritualité sacrificielle : « Les dieux qui meurent et qui renaissent : Dionysos, Christ. Rien ne se fait que dans le sang. Il faut sans cesse mourir pour sans cesse renaître. Le Christ

des cathédrales, le grand dieu blanc et viril. Un roi, fils de roi »<sup>40</sup>. À la suite des événements du 6 février 1934, Gilles se déclare fasciste et sous un faux nom il suit en Espagne *les phalangistes* et la fin du roman surprend le héros dans un élan de guerrier qui se met à la mitrailleuse.

Drieu rejoint en 1934 toutes ses obsessions de l'imaginaire fasciste : la haine de la démocratie, la soi-disant décadence moderne, la déchéance des moeurs, la peur de la baisse de la natalité, l'exaltation de la guerre, le goût pour un Âge d'Or où tout était parfait, le culte de la jeunesse et de la force physique et morale, les étrangers vus comme des ennemis, l'antisémitisme, l'anti-intellectualisme, le mépris envers la faiblesse du corps, le culte d'un Chef providentiel, la nécessité de renverser violemment le régime bourgeois et l'avènement d'une société nouvelle, d'un « homme nouveau », qui adhère sans hésitation à son Chef.

Dans son ouvrage *Mythes et mythologies politiques*, Raoul Girardet écrit sur le mythe du Sauveur, dont il affirme qu'il « tend à rassembler plusieurs systèmes d'images et de représentations, autrement dit à se constituer dans un point de convergence de l'imaginaire où se croisent et se réunissent les aspirations et les exigences les plus diverses et parfois des plus contradictoires »<sup>41</sup>. Le type de Sauveur est représenté pour Drieu par Hitler. Chez ce type de Sauveur il y aurait l'identification d'un destin individuel avec un destin collectif », « le visionnaire » incarnant la volonté générale du peuple et ceci « dans le sens religieux du terme : il l'incarne entièrement comme dimension sociale [...] comme destin historique, en ce qui est son passé, présent et futur »<sup>42</sup>.

Raoul Girardet écrit aussi sur le mythe de l'Âge d'Or, qui apparaît dans plusieurs ouvrages de Drieu. L'Âge d'or est une époque lointaine dans laquelle les humains sont en parfait accord entre eux et avec la divinité, où ils mènent leurs vies en harmonie avec la nature, où ils sont tous bons, « les bons sauvages ».

---

<sup>40</sup> Drieu la Rochelle, *Gilles*, Paris, Gallimard Folio, 1978, p. 687.

<sup>41</sup> Girardet, Raoul, *Mituri și mitologii politice*, Ed. Institutului European Iași, 1997, p. 55.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 61.

Le roman *Les chiens de paille* paraît en 1943, lorsque Drieu n'espère plus en rien, ni pour lui ni pour la France. L'action se passe pendant l'Occupation et les trois héros principaux veulent encore sauver la France. Leur idée est que dans ce but il faut collaborer : l'un d'entre eux est communiste, un autre est pro-Allemand et le dernier est gaulliste-anglophile. Constant Trubert, le héros principal, qui est désabusé au début, arrive à la conclusion que pour faire avancer l'Histoire il faut s'appuyer exclusivement sur un Chef qui serait sacrifié (comme Jésus). Il pense au jeune nationaliste Cormont tandis que lui, il est prêt à assumer le rôle du traître (donc de Judas, dans la même logique), mais une bombe lancée par un avion anglais fait sauter en l'air le dépôt où ils se cachaient et le projet de Trubert n'est plus possible. Cette destruction totale de la fin du roman est en concordance avec le geste final de l'écrivain, celui de se donner la mort. Drieu ne veut plus que disparaître, à la suite de l'échec de son aventure fasciste.

Le *Journal* de Drieu, paru à peine en 1992, contient la période 1939-1945. C'est à peu près l'époque de l'Occupation, dans laquelle l'écrivain, par conviction, devient « collabo » et se réjouit de sa nomination à la tête de la *Nouvelle Revue Française*. Pendant ces quelques années, il oscillera, d'une part, entre les espoirs de voir Hitler gagnant, ensuite la déception de le voir perdre du terrain, la satisfaction de voir apparaître un nouveau Chef dans la personne de Staline (mais pour Drieu c'est trop tard, dit-il), et, d'autre part, des lectures et méditations philosophiques, tirées de l'hindouisme. La même ambivalence chez lui, donc : de l'intérêt pour la guerre mais aussi de l'ennui et le détachement, dans la solitude, en quête de spiritualité. Bien qu'il reconnaisse la médiocrité de *Mein Kampf*, sa passion pour le Führer demeure.

## 6. La mélancolie suicidaire

Misanthrope plus que jamais, Drieu fait dans son *Journal* des remarques acides sur ses collègues écrivains, sur les femmes et son antisémitisme touche à son comble. Dépressif et cynique, il est sujet, comme toujours, à des sauts d'humeur contradictoires, il se voue à une analyse de soi ravageante et il a des regrets qu'il sait ne plus jamais pouvoir remédier.

En apprenant que Robert Brasillach avait été condamné à la peine capitale et que L.F. Céline avait quitté la France, et surtout qu'un ordre d'arrêt vient d'être lancé à son nom, Drieu se donne la mort. Drieu fait deux tentatives de suicide desquelles il est sauvé par sa ménagère et sa première épouse Colette Jéramec, une troisième tentative n'échouera plus. Il refuse les propositions d'échapper à l'arrestation et l'exécution, propositions venues de la part de son amie, l'écrivaine Victoria Ocampo et de la part de Malraux, qui veut le rallier au dernier moment à la Résistance.

L'un de ses derniers textes, *Récit secret*, considéré comme contenant certaines de ses plus belles pages, raconte l'histoire de son obsession du suicide. Si dans son enfance il aimait se cacher dans une chambre close et obscure, faisant semblant de dormir pour toujours, ou s'il poussait un couteau aigu sur sa peau jusqu'à ce que le sang jaillisse, plus tard, il exprime son obsession suicidaire à travers ses héros principaux du récit *Le feu follet* ou des romans *L'homme à cheval* et *Les chiens de paille*. Dans une lettre d'adieu laissée pour son frère cadet, Drieu écrit qu'il avait toujours rêvé de faire partie de ce qu'il appelle la confrérie des suicidés, qu'il considère comme noble. Dans son obsession de la mort par suicide il y avait une nature dépressive qui avait trouvé dans ses élans pour l'action politique une manière de contenir la névrose et dans l'obsession pour le suicide il y avait une haine de soi qui explique ses choix.

Ses dernières pages, dans le *Récit secret*, le montrent alternant des affirmations aigres : « Oui, je suis un traître. Oui, j'ai été d'intelligence avec l'ennemi. Ce n'est pas ma faute si l'ennemi n'a pas été intelligent », teintées de pathos : « Condamnez-moi à la peine capitale. Pas de demi-mesure [...] nous avons joué, j'ai perdu. Je réclame la mort »<sup>43</sup> et, d'autre part, la tentative de paraître digne et honnête : « Je n'ai jamais voulu être un intellectuel qui mesure prudemment ses paroles [...] Non, il faut prendre des responsabilités, entrer dans des groupes impurs, admettre la loi politique... »<sup>44</sup>.

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, *Récit secret*, *op.cit.*, pp.97-99.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 100.

## Conclusions

La personnalité de Drieu est, certes, marquée par sa famille, par les rapports ambivalents d'amour et de haine avec ses parents et du couple dysfonctionnel de ceux-ci, mais son oeuvre n'est pas seulement le reflet de ce milieu. En conjonction avec la famille de provenance, il y a la toile de fond de son époque : la Première Guerre mondiale, avec son bouleversement sur tous les plans des sociétés, la crise économique des années 20, la montée des fascismes dans les années 30 et, enfin, la Seconde Guerre mondiale. Tous ces événements historiques traumatisants se reflètent dans l'oeuvre de Drieu la Rochelle. Il y a aussi son pessimisme culturel, sa mélancolie profonde innée et l'influence de certains penseurs tels Schopenhauer et Nietzsche.

Drieu est lucide et explique ce que la critique avait déjà commenté sur lui : qu'il n'est pas un grand écrivain. Il avoue savoir qu'il n'est pas assez romancier parce qu'il n'est pas assez obsédé par « son monde ». Déchiré entre le rêve d'agir et celui d'écrire, il accomplit les deux sans en être satisfait d'aucun. Presqu'un siècle après, ce qui est encore à chercher dans son oeuvre, c'est justement l'image d'une époque historique très tourmentée, confuse entre deux types de totalitarismes, qui explique l'évolution des rapports de force politiques pour tout un siècle à venir.

## Bibliographie

- Drieu la Rochelle, Pierre, *Interrogation*, Paris, Ed. de la Nouvelle Revue Française, 1917, <https://archive.org/details/interrogationpo00drie/page/8/mode/2up>, consulté le 20 octobre 2024.
- Drieu la Rochelle, Pierre, *État civil*, Paris, Ed. de la Nouvelle Revue Française, 1921, <https://archive.org/details/tatcivi00drie>, consulté le 21 octobre 2024.
- Drieu la Rochelle, Pierre, *Le Jeune Européen*, Paris, Gallimard, 1978, Préface de Dominique Desanti.
- Drieu la Rochelle, Pierre, *La comédie de Charleroi*, Paris, Gallimard Folio, 1982.
- Drieu la Rochelle, Pierre, *Gilles*, Paris, Gallimard Folio, 1978.

- Drieu la Rochelle, Pierre, *Les chiens de paille*, Paris, Gallimard, 1988.
- Drieu la Rochelle, Pierre, *Journal. 1939-1945*, Paris, Gallimard Témoins, 1992, présenté et annoté par Julien Hervier.
- Drieu la Rochelle, Pierre, *Récit secret*, Paris, Gallimard, 1989.
- Benda, Julien, *Trădarea cărturarilor [La trahison des clercs]*, traducere din franceză de Gabriela Creția, Prefață de Andrei Pippidi, București, Ed. Humanitas, 2007.
- Desanti, Dominique, *Drieu la Rochelle, du dandy au nazi*, Paris, Flammarion, 1992.
- De Boisdeffre, Pierre, « Drieu la Rochelle », Paris, *Revue des Deux Mondes*, septembre 1973, p. 590-602.
- \*\*\**Dictionnaire de la psychanalyse, Encyclopedia Universalis*, Paris, A. Michel, Préface de Philippe Sollers, définition de « la projection » par Jacques Postel.
- Girardet, Raoul, *Mituri și mitologii politice [Mythes et mythologies politiques]*, trad. din lb. franceză de Daniel Dimitriu, Ed. Institutului European Iași, 1997.
- Grover, Frédéric, *Drieu la Rochelle*, Paris, Gallimard, 1979.
- Leibovici, Solange, *Le sang et l'encre. Pierre Drieu la Rochelle, une psychobiographie*, Ed. Rodopi B.V., Amsterdam-Atlanta, GA 1994.